

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 49

Artikel: Une première
Autor: Gaillard, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226120>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :

Pache-Varidel & Bron

Lausanne

III

ABONNEMENT :

Suisse, un an 6 fr.

Compte de chèques II. 1160

III

ANNONCES :

Administration du Conteur

Pré-du-Marché, Lausanne



COPABISE ET SON TSEVAU

STASSE sè passàve tandu la guerra, que noutron paï l'avai faliu assebin convoquà pè le piquette ti lè sordà po bordà lè frontièra. Hardi ! à maitet d'ao tsautin, à gros d'ao travail, vià crano militéro ! vià po gardà noutrè z'ottò, lè fenne d'ao z'hommo et lè petit d'ao fenne ! Faliu fère dzingà lo pètau po fotre la bourlaie à z'ennemi se l'ao pregnai la brelàre de troupa su noutrè campagne.

Mà po clli camp d'ao frontièra, failai pas rein que d'ao z'hommo, failai d'ao tsevu po menà tot lo bataellian. Et ti lè tsevu de la coumouna l'avant èta de pequet et sè preparà à parti à premi appet, aprì que lo vétérinéro l'è z'ausse bin adrai accutà.

Et l'è dinse que pè Mollie-Papet ti lè tsevu d'applià l'avant d'ao modà. On lai vayai adan dein lo velàdo pe rein mè que lè poussifo, lè cadico, lè cliotson, et lo tsevu à Copabise.

Po stisse, l'ètant ti èbahia que n'ausse pas èta comandà, que cein fasai menà la leinga à dzein. Peinsà-vo vai assebin ! Po trovà bite pe forta, pè rézenàblio, pè druva, pè vailleinta que stasse, failai adrai bin liein : lè quatro meimbro fran, lè pormon quemet on motu de camion... et « pas bouna po lo camp », que l'a de lo vétérinéro ! Qu'è-te que lo père Copabise l'avai de à stisse po lai reimplià lè get d'herba et lai fère vère la miné à gros d'ao dzo su son pique ? L'è que ti lè z'autro l'ètant via, que vo dio.

Quand on lo lai dèmandàve, Copabise dè-sai pi :

— Qu'èin sè-io ? Prào su que l'avai onna dètse. Lè vétérinéro ein sàvant mè que ti no su clià bite.

Et l'ètai tot. Copabise gardàve son secret. Mà, quand lè sordà d'ao velàdo sant revegnà d'ao servico, l'ant remé mena la leinga su son tsevu qu'avai èta affrantsi et s'ètant djurà d'èin savai bin mè.

N'ètai pas facilo, allà pi ! Lo père Copabise ne dètai rein d'ant lo mondo. Lai avai tot parai ion de stao coo, lo Fresi, que l'a fé dinse ein li-mimo :

— M'èinlèva se vu pas lo fère decelà son secret. Sè prào quemet faut fère !

Et on dzo s'è met à talounà lo père Copabise que revegnai d'onna mise de bou, à martsì su sè pas nor cein que noutron coo à vin bu dèvasse prào sceint tot solet.

Copabise, dètant de s'allà reduire, l'è zu à l'ètràblio po vère sè bite, suivà pè Fresi que martsìe à pas de tsat derrà.

Et bin biau que l'ètai, clli tsèdau A tote lè bite dètai oquie po lè z'abonna :

— Ma crana Pindzon ! T'èin baillè d'ao laci !... Et tè, Dzaille ! Ein n'a min à tè... Mon pucheint-Botsà ! Quinta bouna penna te met ora !...

Et dinse à tote. Fresi assorolhiva du lo fond de l'ètràblio.

Quand l'arreve vè lo tsevu, Copabise l'a de dinse :

« Mon pouro Foux ! Oi t'è bin dzeinti, Pas on croùo défaut, pas onna dètse. Et de bouna

mène. Lo vétérinéro lai a vu que d'ao fù... Te tè rassovins que lè quèinze dzo dètant d'allà tè preseià po clli camp... ti lè matin quand l'avè betà d'ao z'haillon que resseimbiànt à stausse d'ao valet d'ètràblio à vétérinéro, l'allàvo vers tè et pu, avoué onna ècourdjà, tè baillàvo onna repassàie... Et pu lo delon, et pu lo demà, lo demiero, tot d'ao mimo... Onna repassàie, l'allàie et la revegnà... tant que, po fini, rein que de vère vers tè clli faux militéro te lèvave lo tiu dza dètant la premire ècourdzatàie... Adan, quand t'è arrevà su la pllièce de rasseimblie-meint, à l'avi que t'a vu lo vétérinéro vetu ein militéro, avoué son ècourdzaton, t'a cru que l'è-tai l'hàora de la repassàie et... rrau... t'a fé fù d'ao quatro pi ein on iàdzo... Lo vétérinéro l'a manquà d'ètre eimbougn et estropià et l'a fé dinse :

— Clli bite sarai dein lo cas de tyà dhi z'hommo ein on iàdzo. Pas bouna po lo camp.

Et t'è ramenàie à l'ottò, bin dzeintya que t'è... Tè rappele-to, mon galé Foux ?... « Hi ! »

A sti moment, Frezi l'è saillà su lè z'ertet. On l'oià que dètai :

— Sacré Copabise ! Quin ingenie et quint einguina, tot parai ! Marc à Louis.

UNE PREMIÈRE

L'ADMIRE ceux qui ont la parole facile, dont les mots coulent de la bouche avec simplicité et naturel et qui ne parlent pas pour ne rien dire. C'est un don que j'envie parfois, que j'ai surtout envié quand, jeune homme, je me suis trouvé en compagnie féminine et que ma timidité me rendait muet ou bégayant.

L'affirmation du législateur du Parnasse :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement

Et les mots pour le dire arrivent aisément,

ne m'a pas toujours paru d'une réalisation aussi aisée qu'il l'énonçait, et j'en sais plus d'un parmi nous, Romands, qui éprouve les mêmes difficultés que moi, — sans doute par atavisme, — à donner corps et vie, limpidité et lumière aux pensées les plus nettes et les plus fortes. Heureux encore ceux dont la plume, docile, peut suppléer à l'insuffisance de la parole ; en voyant se concrétiser par des mots leurs sentiments intimes ou les produits de leur imagination, ils acquièrent sûreté et fermeté par les suggestions qu'ils éveillent et qui s'enchaînent. Mais, hélas ! il en est qui doutent d'eux-mêmes et sont toujours empruntés pour s'exprimer de quelle manière que ce soit.

C'est le cas du jeune François, que tourmente un amour tout frais éclos. En faire l'aveu de vive voix, il ne peut s'y résoudre, la gorge serrée par l'émotion, refusant son service avec opiniâtreté pour articuler distinctement les plus simples mots de tendresse et de dévotion amoureuse. Il voudrait être éloquent en présence de l'élue et il n'est que stupide ; le silence et un regard adorateur sont ses seuls langages, à moins de parler de la pluie et du beau temps et de pauvres petites choses insignifiantes. Loin d'elle, il est plein de courage et il flagelle sa timidité ; il a des illusions sur ses ressources verbales.

Il se décide enfin à écrire ; il arrivera bien à pondre quelque chose de sensé, de compréhensible et peut-être de touchant. Il y mettra le

temps, corrigera, refondra, recopiera de sa plus belle écriture.

Que n'a-t-il un manuel du parfait épistolier, il n'aurait qu'à imiter le modèle du genre en l'accommodant à son cas particulier. Il se rappelle avoir lu des lettres d'amant dans tel livre de la bibliothèque populaire à laquelle il est abonné, même des lettres à « Françoise, jeune fille » d'un Monsieur de l'Académie française ; mais tout cela est bien vague, bien artificiel, à son sens. Après tout, il préfère s'en remettre à lui-même ; il n'y aura au moins rien de truqué. Si sa lettre manque de style et peut-être d'orthographe, elle sera sincère et réaliste au bon sens du mot. Il voudrait qu'elle fut le « Sésame, ouvre-toi » pour le cœur de son amie et qu'elle lui ouvrit ainsi des perspectives de bonheur sans fin.

Il commence : Mademoiselle... — Non, c'est trop sec et trop banal, puisque nous ne nous connaissons pas d'aujourd'hui. Nous avons déjà des souvenirs communs... Voyons : Ma chère Clémence !... — C'est devancer les temps et prendre le ton du conquérant assuré de sa victoire. Je pourrais l'indisposer ; il faut si peu, dit-on, pour mécontenter une jeune fille. Mettons : Mademoiselle Clémence, plutôt qu'honorée Mademoiselle qui me paraît trop puritain, avec une tendance à vieillir la personne. Mademoiselle, qui est neutre, allié à Clémence, le petit nom, familier et affectueux, me satisfait et ne peut froisser.

Il continue, avec des pauses et des soupirs, cherchant ses mots, mordillant son porte-plume, se passant la main sur le front pour éclaircir ses idées, la posant sur son cœur pour en comprimer les battements précipités, cherchant l'inspiration tantôt au plafond, tantôt au fond de son encrier, souriant parfois à l'image évoquée d'une tête brune et d'un menton à fossette, et accouche de cette petite missive, qu'il a voulue courte et bonne :

« Je suis un timide, vous avez pu vous en apercevoir ; je n'ai pas osé et je n'ose pas vous ouvrir mon cœur de vive voix. Je suis tellement captivé en votre présence que j'ai l'air bête, d'un veau, quoi. Je crois que si je vous aimais moins ou pas du tout, je parlerais comme un serin, je roucoulerais comme un pigeon.

« C'est de l'abondance du cœur que la bouche parle, dit le Livre des Proverbes ; et bien, quand le mien déborde, il reste muet comme un poisson, alors qu'il voudrait chanter comme un rossignol. Et cependant, aujourd'hui, je ne puis me taire. J'ai l'audace, puisque seul, de vous crier : Je vous aime, je vous adore ! Je me mets à vos genoux dans l'attitude d'Hercule aux pieds d'Omphale. Je suis prêt à exécuter autant de travaux que lui pour vous mériter. Dites un mot et je suis à vous pour la vie. Vous verrez alors ma langue se délier ; la chrysalide que je suis encore deviendra papillon, papillon amoureux d'une seule fleur.

« Tout à vous,

François. »

Cette conclusion lui donna autant de mal que la lettre entière ; il se frotta les mains de satisfaction lorsqu'il l'eut trouvée : il n'y en avait point de plus courte et de plus expressive. Il se relut, n'oublia pas les points sur les *i*, vérifia les accents et la ponctuation, puis s'endormit dans une attente heureuse.

A. Gaillard.